

Jeudi 30 mars 2017 : « Peut-on vivre sans engagement ? » (Café philo/La Possonnière) par Philippe MICHOTTE

Je reviens d'un voyage en Inde. Là-bas comme ailleurs, la plupart des gens, à ce que je vois, se contentent de vivoter, voire de survivre, c'est-à-dire de persévérer le plus possible dans leur être (Spinoza). Ils font, de toutes leurs forces et sans se plaindre, leur métier d'homme, qui consiste, pour l'essentiel, dans ce « dur devoir de durer », qui suffit à leur industrie. Et même dans les temples les plus observants, les marchands sont partout, faisant commerce de tout. Dans les rues surpeuplées, au milieu de toute cette vermine exubérante, se déploie cette puissance Schopenhauérienne qui résiste à la mort en pleine conscience de cette dernière (ce qui n'est plus notre cas).

Il ne faut pas leur en vouloir, à ces enragés de la débrouille, car, ce faisant, ils participent de tout ce qui vit : ce sont des embarqués (B. Pascal), bien plus que des engagés au sens Sartrien du terme.

On dira qu'ils ne sont pas libres, si l'on admet avec les grecs qu'être libre consiste à tâcher de vivre selon la loi que l'on s'est donnée : quel luxe ! Mais il faut se méfier : il y a des micro-engagements, trop imperceptibles pour frapper les esprits y compris de ceux qui s'y tiennent : nourrir sa famille, faire bien son métier, cultiver ses amis.... De quoi employer, sans avoir l'air d'y toucher, une vie honorable, c'est-à-dire un parcours au terme duquel la mort n'a rien à prendre parce qu'il n'y a pas de reste.

Il y a de ces fidélités ordinaires qui ne payent pas de mine, et qui, cependant, suffisent à « transformer des vies en destins » (A. Malraux). Tout le monde ne peut pas être Lawrence d'Arabie, et tout le monde ne songe pas à prendre la pose -comme l'ineffable BHL- au milieu d'une batterie de Peshmergas qui va délivrer Ninive.

A nous autres, les petites gens, cet « effet colibri » (P. Rabbi), qui fait de nous des engagés qui s'ignorent. Des inconnus au bataillon qui espèrent pouvoir se dire, avec P. Valéry :

« à force de construire, je crois bien que je me suis construit »

Ce sujet est pollué par cette idée grandiloquente que nous nous faisons -à cause de Sartre et de ses épigones- des nobles causes génératrices de grands récits qui ont fini par dévorer leurs lecteurs. Nous voici orphelins de la figure **littéraire** du héros du siècle dernier (A. Malraux, R. Stéphane, R. Gary....), d'où cette grande parodie d'une génération de philosophes/docteurs « un tiers-mondistes, deux-tiers mondains », qui nous donnent des leçons de « résistance » depuis 1989, date fatidique de la fin de l'Histoire au sens où nous l'entendions quand tout semblait clair comme de l'eau de roche.

Cela fait 30 ans que nous tâchons de nous habituer à cette évidence funeste que les victimes peuvent être à leur tour (voire simultanément) des bourreaux, et vice versa. Il faut croire qu'on avait mal lu le « Malaise dans la civilisation » du vieux Freud.

Le monde est devenu tellement indécidable qu'un honnête homme aura de plus en plus de mal à s'y retrouver, ce qui opère une sorte de retournement de la figure du « salaud » Sartrien. Comme disait le barde Shakespeare « fair is foul and foul is fair » : tout est intriqué, or il faut trancher ; non pas parce que ce serait vrai, mais parce qu'il le faut bien.

S'avancer hardiment dans le fumier des contradictions, comme disait Marx. Peut-être même **faire comme si** : tout est là. Nous sommes les enfants du « comme si ».

Prenons le cas du R.U.E. (Revenu Universel d'Existence) qui m'intéresse depuis 25 ans (depuis les travaux de Y. Bresson, à vrai dire), et dont tout le monde parle soudain, comme si c'était la seule idée neuve de notre époque, susceptible de provoquer un engagement citoyen en vue d'un changement de paradigme (la malédiction du travail subi, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'aliénation, ce mot tombé en désuétude, la pauvreté laborieuse, cette réalité tellement contemporaine).

On pourrait trouver là matière anthropologique à s'emballer, sauf qu'en creusant un peu on s'aperçoit de l'ambiguïté de cette grande cause, ne serait-ce qu'en raison des origines parfois douteuses de ses défenseurs :

- D'un côté des humanistes, généralement issus de la « deuxième gauche », qui sont pénétrés de cette idée de la fin du travail à vie/à temps plein, qui ont lu P. Lafargue « le droit à la paresse » : « *Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis des siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifiés le travail* » et qui voient bien que des pans entiers de notre société, même convenablement formés, sont devenus des indésirables, et contraints de cumuler travail précaire et pauvreté, ce qui nous ramène 2 siècles en arrière.

- De l'autre des ultra-libéraux éclairés, comme G. Koenig (co-fondateur du mouvement LIBER), qu'on peut soupçonner de considérer le RUE comme un solde de tout compte à la misère, un système à déculpabiliser les riches, et finalement de promouvoir l'avènement d'une « société sans excuses »,

aboutissement de notre hyper- individualisme de compétition. On me dira que la présence de compagnons de route a priori indésirables fait partie des grandeurs et des misères de l'engagement citoyen, et que si l'enfer est pavé de bonnes intentions, il se pourrait que l'inverse soit vrai. Il n'empêche qu'il y a de quoi hésiter.

Par ailleurs, je suis parfaitement conscient des objections -parfois étrangement haineuses- qui sont proférées de toutes parts à l'encontre de cette utopie contemporaine du RUE dont on n'a pas fini de parler :

1. Un projet à géométrie variable, ruineux si on le rend efficient (la question du périmètre, du montant de l'allocation, de sa modalité de versement, etc) de sorte qu'à force d'accommodements raisonnables, la montagne aurait vocation à accoucher d'une souris,

2. Une utopie « palliative », qui ne remet en cause -c'est évident- ni le capitalisme mondialisé, ni la société d'hyper- consommation. C'est l'argument classique des révolutionnaires sur le retour et autres « insoumis », que l'on peut soupçonner de prôner l'impossible, pour ne pas avoir à faire le possible.

Toutes ces familles d'objections, venues de toutes parts, sont recevables, et sans doute le signe que ce thème du RUE dérange les consciences pour d'obscures raisons, ce qui, selon moi, est plutôt le signe que nous sommes effectivement en présence d'une idée nouvelle dans le champ politique ; de quelque chose dont on n'a pas fini de causer dans les chaumières.

D'où l'envie de se mobiliser, qui entre en tension avec la conscience aigüe des effets pervers, ou simplement inattendus de ce qui m'apparaît pourtant comme une noble cause de notre postmodernité : 1/ éradiquer la grande pauvreté ; 2/ décorrélérer l'existence humaine de la seule nécessité du salariat ; 3/ libérer des forces créatives susceptibles de rendre notre anthroposphère enfin habitable.

Cela s'appelle une utopie consciente d'elle-même et de ses limites dans laquelle on ne saurait s'engager sans bien des réticences. Ce n'est pas, me semble-t-il, une raison suffisante pour ne rien faire, car, comme disait Castoriadis :

« Il faut choisir : se reposer ou être libre ».